



YAN Lianke

Les jours, les mois,
les années

Roman traduit du chinois
par Brigitte Guilbaud



Éditions
Philippe Picault

Extrait de la publication

YAN Lianke

LES JOURS, LES MOIS,
LES ANNÉES

Roman traduit du chinois
par Brigitte Guilbaud



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Servir le peuple
Le Rêve du village des Ding

Titre original : *Nian yue ri*

© Yan Lianke

© 2009, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0096-1

Cette année-là, la sécheresse semblait ne jamais devoir finir, le temps lui-même paraissait avoir été réduit en cendres et le charbon des jours se consumait dans nos mains. Le soleil brillait en grappes infinies au-dessus de nos têtes. Dès le matin, et jusqu'au soir, l'aïeul respirait l'odeur de ses cheveux roussis. Quelquefois, il tendait la main dans le vide. Il pouvait alors sentir l'odeur de ses ongles cramoisés. Journée de merde ! Il jurait ainsi tout le temps, quittant le village dépeuplé, foulant un abîme de silence, les yeux mi-clos, un regard jeté de biais vers le soleil, il disait, viens l'aveugle, partons. Le chien suivait, guidé par le bruit du pas alourdi par les ans, et deux ombres quittaient le village.

L'aïeul grimpait vers l'arête de la montagne, les rayons de lumière tremblaient sous ses pieds. Un faisceau oblique provenant de l'est lui fouetta soudain la face, les mains, la pointe des pieds, cinglant comme une canne de bambou. Il sentit la chaleur d'une gifle sur le visage. A la commissure

des paupières, du côté exposé au soleil, la brûlure semblait dissimuler au creux des rides un chapelet d'innombrables gouttes bouillantes.

L'aïeul allait uriner.

A la suite de l'homme, le chien se soulagea lui aussi.

Depuis quinze jours, c'était la première chose qu'ils faisaient après s'être réveillés, ils allaient uriner sur ce champ en pente, à quelque quatre kilomètres du village. Sur ce versant ensoleillé, il y avait un pied de maïs que l'aïeul avait planté. Uniquement ce pied, pâlisant au fur et à mesure des jours de sécheresse, uniquement ce pied qui dispensait un peu d'humidité alentour, dans l'air en combustion. L'urine, c'était de l'engrais. Il y a de l'eau dans l'urine. L'eau dont le maïs manquait se trouvait là, dans l'urine qu'ils avaient accumulée, lui et son chien, au cours de la nuit. L'aïeul pensait que probablement, durant la nuit, dans un bruissement, la plante avait encore poussé d'un index, qu'une cinquième feuille était apparue. Une timide sensation veloutée gagna son cœur, puis prit de l'ampleur pour envahir toute sa poitrine ; son visage rosissait. Les feuilles de maïs ne poussent qu'une par une, pensait-il, alors que celles des ormes, des sophoras, des cèdres, poussent deux par deux, pourquoi ?

Qu'en dis-tu, l'aveugle ? Il se tourna vers le chien pour lui poser la question. Pourquoi les arbres et les cultures sur pied ne poussent-ils pas de la même

façon ? Le regard en suspens au-dessus de la tête du chien, il n'attendait aucune réponse. Il se retourna et fit quelques pas tout en méditant, leva la tête, porta une main au front, puis le regard au loin, vers le soleil, droit vers l'ouest. Il vit apparaître là-bas, sur une cime dénudée, une nappe pourpre et or, comme si une épaisse couche de fumée et de poussière avait recouvert la montagne.

C'était là l'exhalaison de la terre après une nuit de repos, l'aïeul le savait, le soleil l'ayant longtemps dorée, elle ne pouvait ensuite qu'expirer ainsi la chaleur. Plus près, des crevasses sillonnaient le sol en tous sens, de sorte que chaque parcelle de terre s'effritait comme après avoir sauté sur la plaque brûlante de la chaîne montagneuse.

Les villageois projetaient de s'enfuir depuis longtemps déjà. Le blé était mort, les hautes montagnes et les cimes escarpées étaient devenues incultes. Cet univers desséché avait contraint leur espoir à se faner. Ils avaient enduré le fléau jusqu'au moment des semences d'automne. C'est alors que des nuages s'amoncelèrent soudain au-dessus du village. Alors les rues se mirent à retentir du son des gongs frappés et des voix criant, semons pour l'automne, le ciel nous accorde de semer ! Jeunes et vieux, hommes et femmes criaient, avec des accents d'opéra qui réjouissaient les cœurs, et c'était dans les rues du village la confluence de fleuves dont les eaux coulaient d'est en ouest, puis en sens inverse,

et pour finir s'élançaient hors du village jusque sur l'arête montagneuse.

Les semences d'automne !

Les semences d'automne !

Le ciel nous donne la pluie pour que l'on puisse semer !

Jeunes et vieux, leurs cris résonnaient en un dense écho qui ébranlait la montagne. Tombés des branches, quelques moineaux égarés, effrayés, reprenaient un essor pour se heurter ici et là. Leurs plumes voltigeaient tels des flocons de neige.

Coqs et porcs se tenaient ahuris devant les portes, pâles de frayeur. Un bœuf, attaché au pilier de l'étable, tenta de se défaire de sa longe, il se fendit le muflle : du sang foncé coula dans la mangeoire. Chats et chiens grimpèrent tous sur les toits d'où ils regardèrent avec effroi les villageois.

Le ciel resta ainsi entièrement couvert durant trois jours.

Pendant ce temps, ceux des villages de Liujiajian, Wujiahe, Qianliang, Houliang, Shuanmazhuang, tous les paysans se saisirent des graines qu'ils avaient conservées pour se dépêcher de les semer avant la pluie.

Trois jours après, les nuages noirs se dispersèrent. Un soleil ardent se remit à darder ses puissants rayons sur la montagne. Environ deux semaines plus tard, certains villageois fermèrent les portes des maisons et des cours ; ils portaient leurs bagages

avec des palanches, s'apprêtant à fuir la sécheresse. Ce fut alors, pendant quelques jours, le déplacement d'une fourmilière. Des groupes de plus en plus nombreux se pressaient à l'arrière du village pour le quitter par la route qui montait vers le sommet de la montagne. Et le chaos de tant de pas se répercutait dans le village, frappant à toutes les portes.

L'aïeul se joignit au dernier groupe. C'était le dix-neuvième jour de la sixième lune, il marchait au milieu de quelques dizaines de villageois. Ceux-ci lui demandèrent par où il fallait aller, il leur répondit vers l'est. Ils demandèrent ce qu'il y avait à l'est ; il répondit Xuzhou, à trente ou cinquante jours de marche, là-bas les gens vivent bien. Alors les villageois prirent la route de l'est. Un soleil implacable surplombait le chemin, et sous les pas des hommes, la poussière palpait. L'aïeul avança ainsi sur quelque quatre kilomètres, puis il s'arrêta. Il s'en fut dans son champ uriner, revint et dit aux autres, partez, partez droit vers l'est.

Et toi ?

Un jeune pied de maïs pousse dans mon champ.

Et ça t'évitera de mourir de faim ?

J'ai soixante-douze ans, avant trois jours de marche je tomberai épuisé. N'importe comment, je vais mourir, je préfère mourir ici.

Les villageois partirent. La petite troupe noire s'éloigna et se désagrégea en poussière sous le terrible soleil. L'aïeul se tenait au pied de son champ ;

lorsqu'il ne vit plus rien à l'horizon, le silence et la solitude fondirent sur lui. A cet instant, tremblant de tout son corps, il prit conscience que dans ce village perdu au beau milieu de la chaîne montagneuse, il ne restait plus que lui, vieillard de soixante-douze ans. Son cœur s'abîma soudain, une morne désolation comme au seuil de l'hiver vint se ficher en lui.

Ce jour-là, tandis que le soleil franchissait à l'est la montagne, que l'or du ciel prenait une teinte vermillon, l'aïeul et son chien se rendirent comme d'habitude au champ. L'aïeul aperçut de loin, au centre de ce carré de terre d'un peu plus d'un are, son pied de maïs, déjà haut comme une baguette. Le jeune vert de la plante jaillissait comme une source fraîche sous le soleil rouge et brun. As-tu senti ? demanda-t-il au chien. Comme c'est odorant ! A quatre ou cinq kilomètres on peut sentir cette humidité fraîche et tendre. Le chien leva la tête vers lui, puis avança en silence, les pattes traînantes, jusqu'au pied de maïs.

Là-devant se trouvait un profond ravin, rempli de chaleur sèche qui ne manquait pas de brûler le visage de l'aïeul chaque fois qu'il passait tout près. Il retira son unique chemise de toile blanche, la froissa en boule pour s'essuyer le visage. Il sentit l'épaisse odeur âcre de la sueur. Très bien, pensa-t-il, voilà un excellent engrais, je vais laisser la

plante pousser encore une quinzaine de jours, puis je laverai mon vêtement, je ramènerai du village l'eau dans laquelle il aura trempé, et le maïs aura un festin comme pour le nouvel an. Il coinça précieusement la chemise sous son aisselle. Enfin il s'approcha de la culture. Elle mesurait un empan et n'avait que quatre feuilles, la cinquième n'avait guère poussé comme il l'avait imaginé. Il l'observa depuis le sommet, en épousseta une mince pellicule de poussière. La déception le submergea.

Le chien vint entre ses jambes puis fit un tour autour du jeune maïs, et encore un tour. L'homme dit, va, l'aveugle, va tourner plus loin. Mais le chien s'immobilisa, poussant de longs et faibles gémissements, les yeux rivés sur lui, comme s'il avait une chose urgente à faire.

L'aïeul savait : il ne pouvait plus se retenir. Il prit la houe suspendue au sophora flétri qui se trouvait au bord du champ (c'était toujours là qu'il laissait ses outils), puis se mit à creuser à gauche du maïs (hier, c'était à droite). Il dit, vas-y, tu peux pisser.

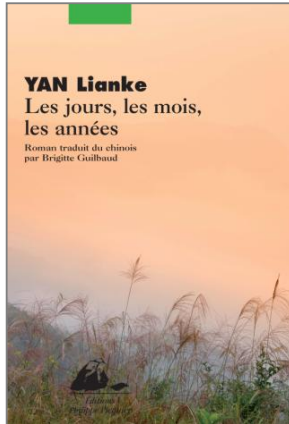
Avant même que le chien eût fini, il sentit quelque chose piquer son vieil œil de soixante-douze ans. Cela lui tirait la bordure des paupières, et cela clapotait dans son cœur. C'étaient des mouchetures sur les deux feuilles inférieures, aussi rondes que des balles de blé. Des taches de sécheresse ? Je viens uriner chaque matin, et le soir je viens arroser, ça ne peut pas être ça ! Tandis qu'il se

redressait, il entendit la vibration du jet jaune argenté ; il comprit : ce n'était pas la sécheresse, c'était l'excès d'engrais, l'urine de chien étant bien plus grasse et chaude que celle de l'homme. L'aveugle, je t'emmerde, toi et tes ancêtres et ta pisse ! Il lui donna un coup de pied qui l'envoya voler à plus d'un mètre et s'écraser comme un sac de riz sur le sol dur. Je t'ai laissé uriner, tu as fait exprès de pourrir mon arbre, hein ?

Le chien se tenait là, sans comprendre, une expression d'égaré mouillée dans les puits asséchés de ses orbites.

L'aïeul dit, tant pis. Il lança un regard féroce à la bête puis s'accroupit. Tirant à lui les tendres feuilles, il regarda attentivement les mouchetures sur le jade transparent. Puis il s'empressa de repousser les restes d'urine avant qu'ils n'infiltrèrent la terre, creusa là où le sol était imprégné pour ensuite rejeter la terre sur le côté. Enfin, à la houe, il recouvrit le trou de terre fraîche, aplanit la surface et dit au chien, viens, allons chercher de l'eau, si on n'arrose pas tout de suite pour adoucir l'engrais, tu auras fait mourir le jeune plant avant deux jours.

Le chien allait devant, l'aïeul suivait, le bruit de leurs pas sur le sol chaud semblait un frémissement de feuilles sèches, tourbillonnant, flottant un moment avant de tomber.



Cette version électronique
a été réalisée le 21 novembre 2011
par ePagine
(www.epagine.fr)
en partenariat avec le Centre National du Livre
(www.centrenationaldulivre.fr)

ISBN PDF : 9782809708257